

J.-B. Pontalis

Un jour, le crime



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

J.-B. Pontalis

Un jour, le crime

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Extrait de la publication

Jean-Bertrand Pontalis, membre de l'Association psychanalytique de France, est l'auteur de nombreux essais et récits. Il a animé pendant vingt-cinq ans la *Nouvelle Revue de psychanalyse* et dirige aux Éditions Gallimard deux collections, « Connaissance de l'Inconscient » et « L'un et l'autre ». Il a reçu en 2011 le Grand Prix de littérature de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre.

À Antoine Billot

La violence, partout, dehors

Je déteste la violence et voici que je m'apprête à écrire un livre sur le crime. Si je la déteste tant, cette irruption de la violence, c'est que je la redoute et tente de m'en protéger, tel un enfant qui, après que sa mère a bordé soigneusement son lit, se croit assuré d'être à l'abri du cauchemar.

Je vois dans la violence une menace. Elle peut être muette. Dans la rue des passants vous croisent, vous bousculent parfois, ferment brusquement la porte de l'immeuble, du magasin où vous alliez pénétrer. Agrippés à leur téléphone portable ou les oreilles branchées sur leur baladeur, ils vous ignorent, nient votre existence, vous « néantisent », aurait dit Sartre. Vous êtes hors de leur champ visuel, de leur perception auditive, ils sont aveugles et sourds, vous êtes hors champ. La violence, je la vois déjà à l'œuvre dans cette indifférence aux autres si proche de la haine, en ceci qu'elle vise à détruire ce qui n'est pas soi.

La violence quotidienne, banale, peut s'expri-

mer plus ouvertement. Il m'arrive de la rencontrer le jour dans mon quartier pourtant paisible : deux automobilistes qui érucent des injures, un couple qui s'invective, un fou qui soliloque en s'en prenant à la terre entière. Mais il existe un autre temps de la violence qui est celui de la nuit : les sirènes des voitures de police, le début d'incendie d'un immeuble voisin, les pétarades des motos ou ce *coup* de téléphone, il y a des années de cela, que je n'oublierai jamais, m'extirpant brutalement de mon sommeil, qui m'annonçait la mort de ma mère.

Oui, je déteste la violence et je dois bien reconnaître qu'il y a de la violence dans cette détestation.

Aujourd'hui, 19 avril 2010, à Boissy règne un calme absolu. Ciel limpide ; un soleil qui réchauffe sans brûler ; pas le moindre bruit, les avions qui habituellement survolent à basse altitude la maison pour rejoindre l'aéroport distant de quelques kilomètres sont interdits de vol ; pas de vent, les feuilles des arbres encore tendres en ces premiers jours de printemps frémissent à peine. Je regarde les deux marronniers accolés l'un à l'autre — un frère et sa sœur qui répugneraient à se quitter — et le bouleau un peu frêle mais il va se renforcer, et le hêtre rouge au fond du jardin qui empêche la seule couleur verte de triompher. La glycine le long du mur commence sa floraison, j'en respire le

parfum. J'écoute le chant des oiseaux, on dirait qu'ils se répondent, qu'ils échangent des nouvelles, et c'est la gaieté même. J'observe par la fenêtre ouverte deux merles au bec jaune qui se déplacent en sautillant et, pas loin d'eux, un lapin qui pour une fois n'est pas, oreilles dressées, sur le qui-vive, mais broute tranquillement les herbes de la pelouse.

Oui, c'est le calme absolu, un calme qui n'évoque pas la paix des cimetières mais celui d'une vie qui ignorerait toute forme de violence, la vie à l'état pur ; une vie musicale.

J'ai dit : pas de bruit strident. Mais d'où résultent-ils aujourd'hui, 19 avril 2010, ce silence et ce calme ? D'un énorme nuage produit par un volcan d'Islande doté d'un nom que je ne parviens pas à prononcer comme s'il défiait aussi le langage articulé. D'une masse sombre et mobile dont les experts en tout genre connaissent mal la trajectoire, dont on ne sait pas trop évaluer le degré de toxicité des particules qu'elle transporte. Dans ce nuage qui nous surplombe et poursuit sa route au rythme des vents qui le poussent, dans cette masse menaçante je vois la métaphore d'une violence généralisée, incontrôlable et sans nom. Cette fois-ci la source est l'éruption d'un volcan éloigné de nous. Le plus souvent la source souterraine est chez l'homme. Et soudain, ça explose, ça ravage, ça anéantit.

Comme elle me paraît fragile, alors, illusoire

l'harmonie que j'ai trouvée à l'instant, dans l'oubli de la masse d'un gris proche du noir et de cette pluie de cendres dont j'imagine qu'elle pourrait bien un jour recouvrir la terre entière et mettre fin à toute vie, à commencer par celle de l'humanité. Une extermination totale, une Shoah définitive...

J'ai eu un moment l'évidence d'une « vie à l'état pur ». Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que je me représente là ? Un temps immobile, un espace clos, préservé, qui ignorerait les prédateurs, les vandales, les meurtres, les guerres, les carnages, la férocité. Un temps et un espace où la mort n'existe pas. Un paradis terrestre en somme, un jardin des délices où Adam et Ève, entourés d'animaux qui s'entendent à merveille et de plantes toutes fraîches, s'aimeraient d'un pur amour qui ne connaîtrait pas les brûlures et la folie d'Éros. Et ils s'aiment, ce premier homme et cette première femme, sous le regard bienveillant d'un dieu qui les aime lui aussi pour les avoir créés à son image.

Mais il ne va pas tarder à les maudire. Impitoyable châtiment. Les voici coupables, voués à la souffrance, à la maladie, à jamais pécheurs, à jamais porteurs d'un péché originel dont il les accuse, les voici condamnés à travailler sans relâche et à mourir pour avoir commis un crime de lèse-majesté.

Ce dieu-là ne pardonne pas. Il provoque le Déluge, il ordonnera à Abraham de sacrifier

son fils. Il affirme sa souveraineté en châtiant encore et encore ceux qui l'ont offensé en ne respectant pas ses commandements. Ce dieu-là est un dieu vengeur, un grand criminel. Puisqu'il me maudit, je me venge à mon tour en me détournant de lui.

Galerie souterraine

Sur ma table, une pile de livres traitant de la violence et du crime : des essais savants de criminologues, de psychologues, de psychanalystes, des archives policières et judiciaires, des comptes rendus d'audience, quelques romans et nouvelles relatant des meurtres, un recueil de textes de Victor Hugo qui tout au long de sa vie n'a cessé de combattre avec fougue la peine de mort, que sais-je encore ? Il faut bien que je commence par chercher ailleurs, dans des livres, des témoignages irréfutables de ce que je peine à trouver en moi.

La semaine dernière j'ai été voir et revoir au musée d'Orsay l'exposition « Crime et châtiement ». Dans la première salle figurent plusieurs tableaux représentant le meurtre d'Abel par son frère Caïn. Première salle : serait-ce là la scène originelle de l'histoire humaine, son mythe fondateur ? Mon propre frère m'a longtemps aimé avant de me poursuivre d'une haine jalouse. De mon côté, qu'en était-il ? N'étais-je qu'une innocente victime ? J'ai tenté dans *Frère*

du précédent d'éclairer notre relation tourmentée. Tandis que j'écrivais ce livre je ne voyais partout que des guerres fratricides : entre Serbes et Croates, entre Tutsis et Hutus, entre Israéliens et Palestiniens se disputant inlassablement la même Terre-Mère — « elle est mienne, elle m'appartient, j'étais là avant toi ».

Dans la Grande Guerre, je voyais le prototype de toutes les guerres. Une guerre qualifiée de boucherie par ceux qui, comme mon père, y combattirent : obus, mitraille, corps-à-corps quand la baïonnette s'enfonce dans la poitrine, gaz qui, eux, tuent à petit feu. Une guerre qui pendant plus de quatre années opposa deux nations hautement civilisées, au point de croire qu'elles étaient seules à l'être, et s'accusant désormais mutuellement de barbarie, méconnaissant le fait, devenu plus évident depuis, que la barbarie ne s'oppose pas à la civilisation mais est au cœur de la civilisation. L'homme le plus cultivé, épris de musique et de peinture, ou même, comme Jünger, de livres précieux, ou serviteur de Dieu comme un certain pape, laisse commettre des crimes sans réagir, à moins qu'il n'en commette lui-même, innommables, par machine anonyme interposée.

La Grande Guerre : deux nations « civilisées », deux nations limitrophes s'entre-tuent. À croire que c'est le plus proche notre pire ennemi, notre presque semblable — presque, pas tout à fait —, notre cible d'élection.

Guerres civiles, guerres de religion... La liste est longue, elle s'allonge chaque jour.

Poursuivant ma visite à l'exposition d'Orsay, j'avais le sentiment de m'enfoncer dans une galerie souterraine. Je ne me promenais pas comme le fait un amateur de peinture, plus ou moins attentif, dans une galerie d'art, non, j'étais un curieux avide, inquiet de découvrir aussi bien les visages des meurtriers que ceux de leurs juges et de leurs bourreaux. Les crimes ont tant de visages, il y en a de brutaux, il y en a de raffinés comme ces supplices chinois qui fascinaient tant Georges Bataille, il y en a d'une cruauté insensée, et alors on parle de bestialité, de sauvagerie, il y en a de politiques comme les attentats perpétrés contre les puissants ou la personne royale ; il y en a de policés comme celui que promettait le bon docteur Guillotin, un philanthrope, un démocrate, celui-là, soucieux d'infliger le même traitement égalitaire, supposé indolore, aux aristocrates et aux gens du peuple.

Multiplés visages, multiples motifs : intérêt, vengeance, passion jalouse, défense d'une juste cause.

Variantes du châtimeut : gibet, garrot, corde pour pendre, peloton d'exécution pour fusiller, bague, Maison d'arrêt, Centre de détention, Centrale, condamnation à perpétuité, un peu moins...

Les juges, tout comme les médecins et les pharmaciens, s'emploient à graduer, à doser les médicaments prescrits.

Tentatives de plus en plus perfectionnées, de plus en plus « scientifiques » pour caractériser, identifier le criminel : Lombroso, Bertillon et le bertillonnage. Question : pourquoi, sur nos photos d'identité, avons-nous tous l'air de criminels ? Prenons garde : nos cartes d'identité sont désormais infalsifiables.

Lombroso : sa théorie du criminel-né fut d'abord accueillie avec faveur avant d'être discréditée pour ses extravagances, encore qu'aujourd'hui certains, prenant appui sur la souveraine génétique, ne soient pas loin de la reprendre à leur compte en allant jusqu'à déceler chez l'enfant turbulent un futur délinquant. Pourtant Lombroso, on peut l'entendre autrement : si c'était l'homme, tout homme qui était *né criminel* ? L'éducation, la société avec ses lois et ses interdits, les limites qu'elle impose de ne pas franchir ne constituent qu'une couche protectrice de surface, toujours prête à se déchirer pour laisser surgir l'homme criminel. Freud ne pensait guère autrement : comment « dompter » l'énergie des pulsions, comment l'orienter, la déplacer, la sublimer afin d'éviter qu'elle ne rompe, par sa puissance, tous les barrages ?

Au cours de ma déambulation dans la galerie souterraine, je me heurte à la folie meurtrière. Je crains que la *Lady Macbeth* de Füssli ne me

saute au visage, ne s'empare de moi telle une sorcière et ne me pétrifie telle Méduse. Comme nous aimerions, nous qui nous voulons sages, imputer tous les crimes à des déments, à des monstres possédés par le Mal ! Un crime inhumain ne saurait être commis que par des non-humains.

La prison de la Santé est située à quelques centaines de mètres de l'hôpital Sainte-Anne : proximité qui révèle la gémellité des prisons et des asiles d'aliénés. Une société saine, une ville propre ne peuvent être que celles où les fous et les criminels — si c'était une seule et même espèce de déchets — sont enfermés, mis à l'écart. aujourd'hui, les nouvelles prisons sont toujours cernées de murs, mais le plus souvent hors des murs des villes.

Et moi, que fais-je d'autre quand j'affirme détester la violence — mais, je le répète, il y a de la violence dans toute détestation et même dans tout refus — et tout ce qu'elle risque d'entraîner, que fais-je d'autre qu'enfermer, à perpétuité si possible, ce qui pourrait me faire dériver vers la folie, mettre en danger, comme disent les experts psychiatres quand ils prennent la décision de l'internement, la vie d'autrui et la mienne ? Il me faut exclure, mettre hors de mes frontières, hors les murs, jusqu'à, par précaution, la plus légère manifestation d'agressivité. *Primum non nocere*, ne pas nuire, ne pas faire mal, éviter les mots qui blessent, les

mots qui tuent. S'il est vrai que l'homme est né criminel, je ne veux pas être cet homme-là !

Me voici face à Charlotte Corday, me voici face à l'assassinat de Marat, me voici spectateur de la scène du crime. Jamais le mot « scène » n'a été aussi juste, tant celle-ci est théâtrale, tant, plus même que le spectateur, j'en suis le témoin, tant elle a été presque aussitôt représentée par les peintres, tant, comme une tragédie classique, elle a traversé les siècles — Munch, Picasso s'en sont inspirés.

Marat, martyr : David n'est pas loin de l'assimiler à un Christ mort. Charlotte : héroïne pour avoir reconnu le tyran dans l'« Ami du peuple ». Il est hideux, sa peau est celle d'un lépreux. Elle est belle, elle est jeune, elle est vierge. Celui qu'elle poignarde dans sa baignoire n'est pas un homme malade mais l'incarnation du Mal. Ironie de l'Histoire : c'est le marquis de Sade qui, dans le discours qu'il prononce en l'honneur de Marat, protestera avec le plus de véhémence contre la tentation de faire de Charlotte une héroïne : « Artistes trop crédules, brisez, renversez, défigurez les traits de ce monstre, ou ne l'offrez à nos yeux indignés qu'au milieu des furies du Tartare. » À chacun son monstre.

Elle était rassurante la bipartition du Bien et du Mal. Il faut avoir un esprit dangereusement borné pour être convaincu de l'existence d'un

Photocomposition CMB Graphic
44800 Saint-Herblain

ISBN :

J.-B. Pontalis
Un jour, le crime



Un jour, le crime

J.-B. Pontalis

Cette édition électronique du livre
Un jour, le crime de J.-B. Pontalis
a été réalisée le 19 juillet 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070447961 - Numéro d'édition : 242746).

Code Sodis : N52655 - ISBN : 9782072470561

Numéro d'édition : 242748.